L'EVANGILE
DU BONHEUR

CHAPITRE PREMIER

UNE FORCE MYSTÉRIEUSE ET TOUTE-PUISSANTE GUIDE L'HUMANITÉ VERS LE BONHEUR.

Et d'abord, est-il possible de donner une définition exacte du Bonheur ?... Non, si nous nous plaçons au point de vue de l'absolu et de l'infini. Oui, si nous n'envisageons que le cercle étroit dans lequel évoluent nos existences actuelles. L'expérience apprend en effet que le bonheur est une impression

passagère — sensation ou sentiment — n'ayant ni stabilité, ni continuité. En est-il de même à travers l'éternité et l'immensité ?... Nous l'ignorons. Peut-il exister quelque part un bonheur n'ayant ni commencement, ni fin ?... Une telle pensée nous sourit, mais il n'est pas donné d'en vérifier l'exactitude.

Nous voici donc contraints à n'envisager le bonheur que dans les limites où il est permis de le connaître. Là, l'expérience supplée à l'intuition ; elle acquiert la valeur d'une certitude scientifique et nous autorise à émettre cette définition : « LE BONHEUR, C'EST LA DURÉE DE RÉALISATION DU DÉSIR. »

Axiome si lumineux qu'il semble inutile de le démontrer. Les exemples abondent et suffisent : Pour l'enfant qui convoite un jouet, pour l'adolescent qui pourchasse une femme, pour le vieillard qui recherche les honneurs, le moment du bonheur commencera avec la possession du jouet, de la femme ou des

honneurs. Ce bonheur aura-t-il leur durée ?... Non, hélas, car une loi aussi mystérieuse qu'implacable veut qu'il atteigne son maximum quand le désir se réalise, puis s'émousse avec la possession et finalement disparaisse. Ainsi, la seule observation du monde prouve sa fugitivité. Mais il nous reste la consolation de savoir que le désir se renouvelle et se recrée sans cesse. Sitôt le but atteint, notre regard aperçoit d'autres buts et dans notre âme germent aussitôt de nouvelles convoitises.

Les géomètres définissent la ligne en disant qu'elle est le parcours du point se mouvant à travers l'espace. Par analogie, et en s'appuyant sur l'axiome énoncé plus haut, on peut écrire que la courbe du bonheur dans une existence est représentée par la succession des désirs réalisés. D'où cette conclusion logique : Pour être heureux, multiplions nos rêves et cherchons à les vivre.

Si les hommes s'étaient mis d'accord sur ces principes primordiaux, bien des problèmes sociaux seraient résolus et l'équation de la douleur, si compliquée en apparence, eût été singulièrement simplifiée. Malheureusement il n'en est rien, car la Métaphysique est intervenue. Et ici se place le double point d'interrogation qui surplombe l'Humanité depuis l'origine des siècles : 1° *L'homme peut-il rechercher le bonheur sur la terre?...* 2° *Le doit-il?...*

Elles sont nombreuses les philosophies ou religions qui prêchèrent le renoncement aux joies d'ici-bas, celles-ci proclamant par avance l'inutilité de tout effort, celles-là considérant le grand hymne de l'universelle souffrance comme le prologue nécessaire d'une vie future. Les unes aboutissent à la glorification de l'inertie sur l'action. Les autres subordonnent la réalité présente aux incertitudes du lendemain de la tombe et

transforment le mystérieux Créateur de l'Univers en un pédagogue barbare dont la plus belle pensée serait de légitimer la pénitence par la récompense. Pour les disciples de ces dogmes, le bonheur réside dans l'Au-delà et le Futur. Mais comme les souffrances et les privations sont les voies directes qui les conduisent à cet Au-dela, on peut dire, sans grande subtilité, que leur bonheur se trouve dans leur souffrance.

La religieuse qui ankylose ses genoux sur les dalles du cloître et restreint sa nourriture aux légumes cuits à l'eau est convaincue que cette gymnastique et cette hygiène lui donneront droit à une éternité de béatitude ; elle place donc sa jouissance dans l'acuité de sa douleur. Pour elle aussi, par conséquent, le bonheur trouve sa réalisation dans cette vie ; elle souffre, mais elle est joyeuse de souffrir. Seulement, si l'on ne considère que les lois qui régissent notre nature ter-

restre, on peut dire qu'un pareil bonheur a une signification toute négative.

Aussi bien, là n'est point le problème que nous nous proposons d'étudier ; et, si nous voulons établir des théorèmes clairs pour aboutir à des solutions précises, il est nécessaire d'écarter de notre route toutes les subtilités qu'un esprit philosophique n'aurait pas de peine à accumuler.

La seule observation de l'Humanité, depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours, permet d'envisager comme une vérité absolue l'incompatibilité du bonheur avec la souffrance physique ou morale. Ainsi le veulent notre physiologie et notre psychologie ; et les rares objections dont un rhéteur pourrait exciper, loin d'infirmer cette loi, viennent la confirmer indirectement.

Inconsciemment ou non, depuis les origines de l'Espèce, l'être vivant s'oriente avec persistance vers tout ce qui peut lui donner une

sensation de plaisir. Avant d'obéir au désir raisonné, il a subi le besoin instinctif. Les légendes religieuses veulent que l'âme ait animé la matière. J'incline plutôt à croire que c'est l'obscur travail de la matière, à travers des millénaires sans nombre, qui a enfanté péniblement l'âme consciente et dirigeante. Oui, avant que le dolichocéphale eût songé à éviter les pluies torrentielles ou les bises glaciales en se réfugiant sous l'abri des cavernes, le moins intelligent des animaux recherchait également son bien-être — abri contre le froid ou contre le chaud, n'importe — sous la seule poussée de l'instinct. Et qu'est-ce donc qu'un tel instinct, sinon le jeu merveilleux des forces mystérieuses de la chimie organique ?...

Si bien qu'en réalité, il devient puéril de se demander si l'homme doit ou non rechercher le bonheur. Il suffit de constater qu'une loi incompréhensible, mais fatale,

guide la créature, à travers de perpétuels tâtonnements, vers ce qu'elle croit être le bonheur. Et l'histoire de l'Humanité, dépouillée des mensonges conventionnels, apparaît clairement comme un effort continu de l'Espèce vers les joies convoitées d'un commun accord par l'Esprit et par la Matière.

Depuis l'utilisation du feu et la confection des poteries informes jusqu'aux plus récentes applications de l'électricité, depuis les lointaines tueries des Barbares nomades jusqu'à nos guerres de modernes civilisés, depuis le viol de la première femelle par le premier mâle jusqu'à nos adultères délicatement compliqués, ce sont toujours les mêmes appétits de jouissance qui ont guidé les hommes.

Cette seule constatation suffit pour établir le droit au bonheur ; car, quelque puissante que soit une idée, l'action lui est supérieure par cela seul qu'elle se manifeste. C'est en vain que tant d'esprits plus ou moins séduc-

teurs ont prêché aux hommes le renoncement aux joies d'ici-bas. Les hommes peuvent se laisser griser par la poésie des phrases, mais une Force dominatrice les conduit, étape par étape, avec parfois des retours en arrière, vers le summum des bonheurs terrestres.

Pourquoi, d'ailleurs, n'en serait-il pas ainsi ?... Pourquoi renoncer bénévolement à ce qui peut être le charme de quelques minutes, si brèves et si fugitives soient ces minutes ?... Les religions elles-mêmes ne condamnent pas l'idée de bonheur ; seulement, elles en déplacent la réalisation, elles la rejettent dans l'Avenir, elles la fixent dans l'Au-delà. Aussi, chacune prêche pour son Ciel. Enlevez à chaque croyance le paradis plus ou moins grotesque qu'elle fait luire devant les yeux hypnotisés de ses fidèles et, du jour au lendemain, ceux-ci se changeront en autant de renégats. C'est qu'en réalité, personne n'ac-

cepte la souffrance pour la souffrance elle-même, sans l'espoir d'une compensation largement rémunératrice. L'amour totalement désintéressé de Brahma, du Christ ou de Mahomet est un sentiment qui n'a jamais existé.

Il reste donc à savoir si les religions possèdent la vérité ou si elles n'ont pour base que le mensonge. Mais, la question est insoluble, car elle n'a que deux issues : La Foi, la Raison. La Foi ne se discute pas. On l'a ou on ne l'a pas. Ceux qui l'ont réellement doivent fermer ce livre qui n'est pas écrit pour eux et ne saurait les convaincre. Les autres peuvent en poursuivre la lecture ; ils y trouveront peut-être un enseignement utile.

La raison seule m'inspire les pages qui vont suivre et qui, je l'espère, se déduiront l'une de l'autre comme une série de théorèmes. Sans doute, je vais heurter bien des idées admises pour vraies et éternelles ; je

vais froisser bien des consciences dont l'idéal se reposait dans un équilibre qu'elles estimaient définitif ; mais, l'amour de ce que je crois être la vérité triomphera de tous mes scrupules.

Mon siècle m'apparaît comme une époque transitoire entre le monde du Passé, dont l'âme a été façonnée par une idée religieuse dominante, et le monde de l'Avenir dont l'existence s'écoulera dans la réalité scientifique dépourvue du cadre nébuleux des causes premières ou des causes finales. Que notre esprit se complaise, en certaines heures, aux jongleries des hypothèses philosophiques ; c'est son droit et le jeu est trop passionnant pour y renoncer de partis pris. Mais, quand nous voulons poser les bases d'une morale nouvelle, quand nous désirons alléger l'âme humaine du fardeau de ses douleurs, il nous faut, par avance et impitoyablement, quitter le terrain de la Métaphysique. Il devient inu-

tile de conclure que nous sommes parce que nous pensons ; il suffit de constater que nous sommes. Et il importe vraiment peu de savoir si notre existence est une réalité dans l'infini et dans l'éternel, il nous suffit de croire qu'elle est une réalité pour nous, alors même qu'elle ne serait qu'un rêve dont nous serions les dupes perpétuelles. Pour le dormeur, le monde merveilleux que son imagination enfante existe aussi réellement que le monde normal dans lequel il s'éveillera ; il éprouve dans toute leur intensité les divers sentiments de la joie, de la douleur, de l'amour, de la haine, de la peur et du courage ; et, si quelqu'un pouvait, sans le réveiller, lui insinuer que les êtres avec lesquels il converse et parmi lesquels il se meut ne sont que des fantômes, il sourirait à ce quelqu'un comme on sourit devant un fou.

Donc, quand nous voulons étudier un problème social dont la donnée ne dépasse pas

notre sphère, dont les conséquences ne sauraient s'étendre à l'Au-delà, dont nous sommes, en un mot, le double sujet actif et passif, il importe avant tout d'écarter de la discussion toute hypothèse métaphysique. Isolons notre vie comme notre globe est isolé dans l'espace, considérons-la depuis son point de départ jusqu'à son point d'arrivée, sans nous préoccuper des limbes dont elle sort, non plus que des ténèbres où elle s'enfonce. Un ingénieur hésitera-t-il à creuser le canal qui doit relier deux fleuves ou à percer l'isthme qui empêche deux mers de se joindre, sous le prétexte plus ou moins fallacieux que de tels travaux peuvent amener des troubles dans l'atmosphère de Mars ou de Sirius ? Non, n'est-ce pas. Pourquoi donc alors, dans l'ordre moral, faisons-nous intervenir sans cesse un Au-dela sur lequel nous ne possédons aucune certitude ?...

Prenons l'habitude de laisser Dieu où il

est, en suposant qu'il soit quelque part, et perdons cette manie enfantine ou grotesque d'invoquer son arbitrage dans des questions dont il se soucie fort peu. Je ne me reconnais le droit ni de nier ni de certifier l'existence de Dieu ; sur ce sujet les preuves affirmatives et négatives s'égalisent et se neutralisent. Mais je demeure profondément convaincu que l'idée divine n'a pas à intervenir dans le jeu des réalités d'ici-bas.

L'homme a des devoirs envers ses semblables et envers lui-même ; il ne saurait en avoir envers un être dont la présence ne lui est pas révélée. Car, en dehors de la Légende du Golgotha qui ne peut plus que nous faire sourire, jamais le Créateur de l'Univers n'a manifesté à la créature sa façon de concevoir cet Univers. S'il est un point sur lequel nous possédons la liberté la plus absolue, c'est bien certainement celui de la croyance en Dieu.

Les appétits multiples et variés de notre chair nous rappellent à chaque instant que nous ne saurions échapper aux lois physiques ou chimiques dont nous ne sommes que l'admirable résultante. Le jeu des passions que nous subissons instinctivement, et quelquefois même contre notre volonté, nous prouve qu'en dehors du monde matériel il existe un monde sentimental auquel nous n'avons pas le pouvoir de nous soustraire. Mais jamais, à aucune seconde de notre existence, la personnalité de Dieu ne s'impose tyranniquement. Si l'on pouvait abstraire subitement de l'Humanité l'idée divine, la vie de cette Humanité ne se trouverait pas modifiée d'un iota. Pourquoi donc alors alourdir nos épaules avec des chaînes qui ne servent en rien à notre équilibre et ne peuvent qu'entraver notre marche?

Et quelles chaînes !... Je veux momentanément consentir à admettre que le Créateur

prenne quelque intérêt à nos ébats minuscules sur cette planète. J'irai même jusqu'à croire qu'il peut être sensible à nos témoignages d'adoration — encore que ce soit là une vanité bien mesquine de la part d'une Intelligence totale. Quel sera donc alors le meilleur moyen de l'adorer, sinon d'utiliser dans la mesure du possible les joies dont il a mis en nous la puissance?

Si quelque génial Vaucanson créait et animait un nouvel Adam, j'imagine que la plus grande marque de reconnaissance que pourrait lui témoigner ce merveilleux automate serait, non pas de se soustraire à l'ambiance vitale, mais bien d'y participer avec abondance. J'entends par là qu'il devrait communier avec toutes les belles et bonnes choses du monde dans lequel il viendrait de s'éveiller. Alors l'inventeur aurait le droit d'être fier de son enfant. Par contre, il ne saurait que le maudire et le re-

nier en le voyant s'immobiliser dans l'inaction de la prière et le nirvana du silence.

Aussi, n'y a-t-il réellement que très peu d'athées dans le sens philosophique que je donne à ce mot. Ceux qui, sans le vouloir, ont élevé l'athéisme à la hauteur d'un dogme, ce sont les religieux et religieuses qui, par la claustration et le renoncement aux biens d'ici-bas, ont tenté de détruire ou tout au moins d'annihiler l'œuvre divine dans ses fins les plus certaines. En plagiant la Mort, ils profanent la Vie, ils insultent leur Créateur. Un saint Labre ou une sainte Thérèse d'Avila m'apparaissent comme les plus grands ennemis de Dieu.

Donc, quel que soit le sommet sur lequel on se place pour envisager l'existence, que l'on fasse intervenir le Créateur ou que, selon ma pensée, on le laisse en dehors et au-dessus de nos misérables contingences, le raisonnement aboutit à des conclusions ana-

logues. Le bonheur est le but unique de la vie de l'homme ou de celle des sociétés. Non seulement nous avons le droit de chercher à nous procurer ici-bas la plus grande somme de joies, mais nous en avons le devoir.

D'ailleurs, je le répète, une force supérieure dont nous sommes les agents inconscients a triomphé sans cesse de nos volontés contraires ou de nos hésitations ; elle a merveilleusement conduit notre race vers un bien-être moral et matériel de plus en plus grand. Tout fait supposer que l'action de cette force continuera à se manifester. Si bien que c'est avec une sérénité mêlée d'ironie que l'on peut constater l'influence toute négative exercée par tant d'apôtres qui prêchèrent le renoncement aux joies terrestres. Leurs voix ont retenti dans le désert, leurs gestes se sont perdus dans la nuit, et l'Humanité a poursuivi sa marche impassible avec l'irresponsabilité d'une foule.

Vers quel mystérieux Chanaan se dirige cette foule ?... Je l'ignore. Mais, si le but échappe à nos regards, du moins pouvons-nous apercevoir les stades les plus prochains par lesquels elle passera. Ce sont quelques-unes de ces étapes que je veux indiquer dans ce livre.

Loin de moi la vanité de croire que j'accélérerai d'une seconde la vitesse de cette théorie lente parmi laquelle je ne suis qu'une unité parfaitement négligeable !... Ce qui doit s'accomplir s'accomplira par la seule force des choses. Mon rôle est celui du Vatés qui chante les temps futurs. J'indique les fruits mûrs que porte l'arbre du Bonheur ; nos petits-fils les cueilleront peut-être.